

DESSINS CONTEMPORAINS

Cela devient une tradition. À la faveur de la 13^e édition de Drawing Now qui se tient au Carreau du Temple à Paris du 28 au 31 mars 2019, ce dossier propose un état du dessin contemporain. Suivant la programmation du salon, il met l'accent sur le dessin performé et présente un choix d'artistes parmi les « focus » proposés par les galeries. La saison parisienne du dessin est aussi l'occasion de découvrir l'œuvre étonnante de Stéphane Mandelbaum. Nous rendrons compte dans un prochain numéro de son exposition qui se tient au Centre Pompidou jusqu'au 20 mai 2019.

This has become a tradition. With the 13th Drawing Now salon taking place at the Carreau du Temple in Paris from March 28 to 31, 2019, our dossier offers to take stock of contemporary drawing. Following the salon programme, it focuses on performance drawing, presenting a selection of artists from those spot-lighted by galleries. The Parisian drawing season is also an opportunity to explore the surprising work of Stéphane Mandelbaum. In a future issue we shall report back from the exhibition dedicated to this artist at the Centre Pompidou until May 19.

Camille Bondon. « La Mesure du Temps ». 2018. Captures d'écran.
(Court. de l'artiste)



LE TOURNANT PERFORMATIF

Camille Paulhan

■ C'est un délicat exercice de s'inventer, le temps d'un article, Madame Soleil plutôt que critique d'art : tâcher de donner les grandes lignes d'une foire que l'on a essayé de décrypter par dossiers de presse, échanges de courriels, coups de téléphone, messagerie instantanée. Pour les fondations générales, quelques rappels : le salon Drawing Now ouvrira cette année ses portes pour sa treizième édition, sous la direction artistique de Joana P.R. Neves, avec plus de 70 galeries françaises et internationales. Il y aura des

« talks », un parcours interne « Master now », trois secteurs dont un nommé « Insight » et un autre « Process » ; seules les galeries établies ont l'honneur d'exposer dans le « secteur général », à l'appellation francophone foncièrement moins *hype*.

La liste des galeries s'avère réjouissante, avec des stands de Réjane Louin, Christian Berst, Modulab, Maïa Muller ou encore VNH, qui participe pour la première fois à la foire. On constate, de manière générale, une représentativité accrue d'œuvres d'artistes femmes, et

pas seulement de très jeunes ou de très âgées. Même si on ne peut que se réjouir de l'exposition d'œuvres de Vera Molnàr (Berthet-Aittouarès), Pierrette Bloch (Karsten Greve) ou Etel Adnan (Lelong), la présence de plasticiennes en milieu de carrière est un vrai point fort de la foire : Yasemin Senel (galerie DYS), Karin van Dam (Maurits van de Laar), Isabel Albrecht (Patrick Heide), pour n'en citer que quelques-unes. Le salon poursuit par ailleurs son désir de continuer à mettre en valeur la bande dessinée contemporaine : outre les dessins au stylo bille d'Emil Ferris à la galerie Martel, la galerie Huberty & Breynne mêlera différentes générations de dessinatrices en montrant des planches d'Aude Picault, de Catherine Meurisse et de Claire Brétécher et ses inimitables *Frustrés*.

ACTION !

Toutefois, la grande orientation du salon semble être celle que Joana P.R. Neves a souhaité mettre à l'honneur avec son programme « Action ! », que l'on pourrait nommer le tournant performatif du dessin contemporain. De manière générale, cet intérêt pour les formes d'action, qu'elles soient spectaculaires ou fondées sur le récit et la rumeur, participe de cette extension du dessin que l'on désigne plus aisément en anglais sous le terme d'*expanded drawing*. Il s'agit, comme lorsqu'il se lie avec la vidéo, le texte, la sculpture ou avec tout autre médium, d'une façon d'envisager le dessin par un biais qui mettrait d'abord en avant son hétérogénéité première, loin des corsets d'une prétendue pureté de ce qui fut pendant longtemps la base des études en art. On pourrait également dire qu'il s'agit d'une autre façon d'envisager le rapport au corps des artistes face au travail : il y a quelques années, qui aurait eu l'idée d'évoquer les écritures régulières, les récitations de nombres en polonais et les séances photographiques de Roman Opalka en les décrivant telles des expériences concrètes de l'épuisement, proches d'actions de performeurs qui lui étaient contemporains ?

Le récit de la réalisation des œuvres s'infiltrerait aujourd'hui dans la réception critique de celles-ci : le corps, qu'on proclame disparu tous les dix ans, revient encore et toujours. Toutefois, il n'est désormais plus représenté, mais véritablement incarné par l'action même des artistes. Ce tournant est particulièrement manifeste dans les productions de Diogo Pimentão, qui proposera une performance au cours du salon : depuis le début des années 2000, il a fait de ces liens entre dessin, performance et





dossier

vidéo – parfois envisagée comme documentation, parfois comme œuvre autonome – le cœur de son travail. Sa façon d'envisager la performance telle une forme de dessin, « même sans crayon », dit-il, est emblématique de cet élargissement des frontières.

ENREGISTREMENTS

Pour certains, il est d'abord question de montrer des œuvres qui viennent traduire un moment particulier, quasiment intime, telle Dominique De Beir (Jean Fournier) : les instruments qu'elle utilise pour dessiner – seringues pour infiltrer de l'encre dans le papier, roulette pour en arracher des lambeaux, entre autres – engagent le corps au point qu'elle-même parle de performance, même si elle n'agit pas en public et très rarement devant une caméra. Dans les *Dessins répétitifs* de Claude Cattelain (Archiraar), la dimension indicelle est prédominante : ces grandes œuvres sur papier réalisées à partir de poussière de charbon sont les traces d'une action sans spectateur, dont la durée – une journée – nous est indiquée par des annotations qui viennent scander la feuille. D'autres, s'ils se placent délibérément en dehors d'un rapport spectaculaire à leurs productions, voient la vidéo comme une façon d'étendre le champ du dessin. C'est le cas par exemple de Jean-Christophe Norman (galerie C), avec une nouvelle vidéo qui poursuivra son travail autour d'*Ulysse* de James Joyce, qu'il réécrit patiemment à la craie dans son intégralité sur les sols de villes du monde entier depuis plusieurs années, en suivant le cours du récit. Son travail sur papier sera également exposé par sa galerie suisse, qui montrera une œuvre de la série des *Cover* : de la même manière que la lente action de réécriture d'*Ulysse*, tel le Pierre Ménard de Jorge Luis Borges, il s'agit là encore d'un exercice de patience. L'artiste a recouvert intégralement au graphite des ouvrages qui, à l'instar du roman de James Joyce, ont eu une influence déterminante sur son travail. Ces objets sombres aux reflets métallisés apparaissent comme autant d'évanouissements des mots au profit d'une rêverie sans images. Enfin, Mathieu Bonardet (invité par Joana P.R. Neves et dont les œuvres sont représentées par Jean Broly) parle quant à lui de dessin-action et non de performance, qui sous-entend une possible réception par une audience, pour des œuvres qui ne sont jamais réalisées en public. Chez lui, les outils traditionnels du dessin – feuille de papier, graphite... – apparaissent dans des vidéos qui se présentent tels des supports d'enregistrement d'actions qui s'épanouissent dans le secret de l'atelier. À l'inverse de Jean-Christophe Norman ou de Claude Cattelain, le

geste ne se déploie pas nécessairement sur un temps allongé, mais se rapproche sans doute plus de l'énergie des méthodes de Dominique De Beir. L'épuisement est celui du corps qui trace de plus en plus vite des lignes sur un mur (dans *Ligne(s)*, 2011), ou celui des matériaux mêmes du dessin, dans *Fracture II* (2015), où un morceau de graphite est pressé avec nervosité sur le mur : la trace du dessin, interrompue par l'instant où l'outil de travail se brise, se découvre en même temps que sa captation vidéo.

EN PUBLIC

Toutefois, même lorsque les actions sont performées en public, elles peuvent échapper à l'exigence spectaculaire. Le travail délicat de Marianne Mispelaère s'exécute devant les personnes présentes dans l'espace à ce moment-là, mais a peu de chances de se transformer en scène de théâtre. Mesurer les actes, que l'artiste décrit comme une action-dessin, est une expérience de l'épuisement, à l'échelle du lieu dans lequel elle est réalisée. Elle dessine sur le mur, collées les unes contre les autres, des centaines de lignes à l'encre de Chine, chacune étant tracée sur une durée fixée à une minute. D'abord droites, elles se déforment au fur et à mesure, chaque légère variation d'une ligne venant perturber celle qui la suivra immédiatement. C'est également le cas des performances de Camille Bondon avec son action *la Mesure du temps*, au cours de laquelle sa voix vient commenter en direct une

vidéo présentant des agendas semblables à autant de pierres de Rosette à déchiffrer : petits griffonnements pour signaler un rendez-vous amoureux, signes cabalistiques pour indiquer une date présumée de menstruations, initiales mystérieuses pour ne pas tout dévoiler de ses rendez-vous chez le psychanalyste, etc. Chez elle, le dessin s'éloigne de la pratique personnelle pour rejoindre des préoccupations d'une anthropologue qui chercherait à décrypter un langage.

D'autres artistes encore assument le caractère spectaculaire en choisissant de l'amplifier en le détournant. La performance de Benjamin Hochart prendra la forme d'une procession, aux engagements essentiellement plastiques. Des fragments d'images (photographies, dessins...) photocopiés et rigidifiés comme des pancartes seront animés par des performeurs à certains moments ou adossés contre un mur le reste du temps, tels les reliquats d'une manifestation de rue. Pour l'artiste, la performance est ce qui permet à l'image, au dessin de prendre vie. C'est sans doute également, même si ses formes sont très éloignées de celles de Hochart, la position de Kevork Mourad. Au cours de ses performances, il dessine en direct avec des matériaux classiques (peinture à l'acrylique sur papier), mais ce dessin s'anime au fur et à mesure par l'action d'un logiciel spécifiquement créé pour lui : ses improvisations très préparées, accompagnées de musique, produisent à chaque représentation une narration particulière.



Diogo Pimentão. « Drift (Towards) ». 2018.
Performance. Papier et fusain. (Coll. Frac Normandie Rouen). *Paper and graphite*



IMPURETÉ

Une chose est sûre : parmi les artistes contactés pour la préparation de cet article, peu acceptent de se définir principalement comme des dessinateurs. David Brognon et Stéphanie Rollin, qui exposeront leurs vidéos de la série *Cosmographia*, travaux pour lesquels ils ont décalqué à échelle réelle les contours des îles de Tahiti et de Gorée, disent choisir un médium en fonction du projet qui les intéresse. C'est bien cette impureté fondamentale consubstantielle à la pratique contemporaine du dessin que le salon a choisi de mettre au jour, en invitant par exemple Paul Harrison et John Wood à présenter leurs courtes vidéos sous forme de saynètes, ou encore Michail Michailov ou Nikolaus Gansner à réaliser des performances. Par pur esprit de contradiction, on pourrait dire que le dessin, qui a donc sa foire spécifique, son marché et même son tournant performatif (avant peut-être d'autres rotations, qui sait ?), traverse une vraie crise de légitimité. Ce n'est pas qu'il n'en a pas assez, c'est précisément l'inverse. ■

Camille Paulhan est historienne de l'art, critique d'art et enseignante en écoles d'art. Recherches en cours : champignons, petites énergies, œuvres en convalescence, mâchouilllements, scarabées bousiers, vieilles dames.

Marianne Mispelaëre. « Mesurer les actes ».

Action performative n°01, 08 mars 2011, 457 min, Espace du Frac Alsace, Sélestat. (Ph. J. Kaepelin)

The Performative Turning Point

A delicate exercise, donning the hat of a psychic rather than that of a critic, in the space of an article: trying to sketch the broad outlines of an art fair you have tried to decrypt via press kits, email exchanges, phone calls, instant messaging. For the general foundations, a few reminders: the Drawing Now fair will open its doors this year for its 13th edition, under the artistic direction of Joana P.R. Neves, with more than 70 French and international galleries participating. There will be talks; an internal course, Master Now; three sectors, including one entitled Insight and another Process; only the established galleries have the honour of exhibiting in the Secteur Général, the only one with a French name fundamentally less hyped-up.

The list of galleries is encouraging, with stands occupied by Réjane Louin, Christian Berst, Modulab, Maïa Muller, and participating for the first time in the fair, VNH. In general, there is an increase in works by women artists, not just very young or very old. Even though one can only be delighted by the exhibition of works by Vera Molnar (Berthet-Aittouares), Pierrette Bloch (Karsten Greve) and Etel Adnan (Lelong), the presence

of visual artists mid-career is a real highlight of the fair: Yasemin Senel (Galerie DYS), Karin van Dam (Maurits van de Laar), Isabel Albrecht (Patrick Heide), to name but a few. The fair is also pursuing its desire to continue to highlight the contemporary comic strip and graphic novel: besides the Emil Ferris' ballpoint drawings at the Galerie Martel, Galerie Huberty & Breyne is mixing different generations of cartoonists by showing pages by Aude Picault, Catherine Meurisse and Claire Brétécher with her inimitable *Frustrés* (*Frustration*).

ACTION!

However, the main focus of the show seems to be the one Joana P.R. Neves wished to give pride of place to this year with her Action!, which could be referred to as the performative turning point of contemporary drawing. In general, this interest in forms of action, be they spectacular or based on narrative and rumour, is part of this extension of drawing known as "expanded drawing". It is, as when it joins forces with video, text, sculpture or with any other medium, a way of envisaging drawing from an angle spot-



lighting first and foremost its primary heterogeneity, far from the corsets of an alleged purity that long formed the basis of art studies. One could also say that this is another way of considering the relationship of artists to work: a few years ago, who would have thought of evoking the regular writings, the recitations of numbers in Polish and the photography sessions of Roman Opalka, describing them as concrete experiences of exhaustion, close to the actions of performers who were his contemporaries?

The story of how works were realised has today slipped back into the critical reception of these: the body, proclaimed gone every ten years, returns again and again. However, it is no longer represented but truly incarnated, by the very actions of artists. This turning point is particularly evident in the productions of Diogo Pimentão, who will present a performance during the show: since the beginning of the 2000s, he has made the heart of his work these links between drawing, performance and video – sometimes considered documentation, sometimes an inde-

pendent work – the heart of his work. His way of viewing performance as a form of drawing, “even without a pencil,” he says, is emblematic of this stretching of boundaries.

RECORDINGS

For some, it is first about showing works that translate a particular moment, almost private, such as Dominique De Beir (Galerie Jean Fournier): the instruments she uses to draw – syringes to infiltrate ink into the paper, a roller to tear shreds from it, among others – engage the body to the point that she herself speaks of performance, even if she doesn’t act in public and very rarely in front of a camera. In Claude Cattelain’s *Repetitive Drawings*, (Galerie Archiraar), the index dimension is predominant: these large works of coal dust on paper are the traces of an action without a spectator, the duration of which – a day – is indicated by annotations that punctuate the sheet. Others, if they deliberately set themselves apart from a spectacular relationship to their productions, see video as a way of extending the field of drawing.

This is the case for example of Jean-Christophe Norman (Galerie C), with a new video that will continue his work around James Joyce’s *Ulysses*, which for several years he has been patiently, exhaustively copying in chalk onto the ground of cities round the world, following the course of the story. His work on paper will also be exhibited by his Swiss gallery, which will show a work from the *Cover* series: in the same way as the slow action of rewriting *Ulysses*, like the Jorge Luis Borges character Pierre Ménard, it is here again an exercise in patience. The artist has completely covered with graphite works that, like the novel by James Joyce, have had a decisive influence on his work. These dark objects with metallic reflections appear as fading words in favour of a reverie without images. Finally, Mathieu Bonardet (invited by Joana PR Neves, and whose works are represented by Jean Brolly) talks about action-drawing and not performance, which implies a possible reception by an audience, for works that are never realised in public. In his home, the traditional tools of drawing – sheet of paper, graphite ... – appear in videos that present themselves as media for recording actions that flourish in the secrecy of the workshop. Unlike Jean-Christophe Norman and Claude Cattelain, the gesture doesn’t necessarily extend over a long period, but is probably closer to the energy of Dominique De Beir’s methods. The exhaustion is that of the body, which traces lines more and more quickly on a wall (*Ligne(s)*, 2011), or that of actual drawing materials, in *Fracture II* (2015), where a piece of graphite is pressed nervously on the wall: the trace of the drawing, interrupted by the moment when the work tool breaks, is revealed at the same time as it is captured on video.

IN PUBLIC

However, even when the actions are performed in public, they can escape the requirement for the spectacular. Marianne Mispelaëre’s delicate work is executed before those present in the space at that moment, but is unlikely to turn into a stage act. *Mesurer les Actes* (*Measuring Acts*), which the artist describes as action-drawing, is an experience of exhaustion, on the scale of the place in which it is performed. She draws on the wall, stuck to one another, hundreds of lines in Indian ink, each drawn over a fixed time of one minute. Straight, they are deformed progressively, each slight variation of a line disturbing the one that will immediately follow. This is also the case for Camille Bondon’s performances, with her action *La Mesure du Temps* (*The Measure of Time*), during which her voice commentates live a video presenting agendas like so many Rosetta Stones to be deciphered: small scribbles to signal a hot date, cabalistic signs to indicate



the date of expected menstruation, mysterious initials not to reveal everything about her appointments with the psychoanalyst, etc. With her, drawing moves away from personal practice to join concerns of an anthropologist seeking to decipher a language. Still other artists adopt the spectacular style by choosing to amplify by diverting. Benjamin Hochart's performance will take the form of a procession, with mainly visual art engagements. Fragments of images (photographs, drawings...) photocopied and stiffened into placards will be animated by performers at certain times or left leaning against a wall the rest of the time, like vestiges of a street demonstration. For the artist, performance is what allows the image, the drawing to come to life. This is undoubtedly also, although its forms are very far from those of Hochart, the position of Kevork Mourad. During his performances, he draws live with classic materials (acrylic paint on paper), but this drawing is gradually animated by the action of software specifically created for him: his very well-prepared improvisations, accompanied by music, produce a different narration at each performance.

IMPURITY

One thing is certain: among the artists contacted for the preparation of this article, few agree to define themselves principally as draughtsmen or draughtswomen. David Brognon and Stéphanie Rollin, who will be exhibiting their videos of the *Cosmographia* series, for which they have traced real-scale the contours of the islands of Tatihou and Goree, say they choose a medium according to the project that interests them. It is this fundamental 'impurity' that is consubstantial with contemporary drawing practice that the show has chosen to bring to light, for example by inviting Paul Harrison and John Wood to present their short videos in the form of absurd sketches, and Michail Michailov and Nikolaus Gansterer to undertake performances. For the sake of argument one could say that drawing, which has its own fair, its market, and even its performative turn (before perhaps other rotations, who knows?), is going through a real crisis of legitimacy. It isn't that it doesn't have enough, precisely the opposite. ■

Translation: Chloé Baker

Camille Paulhan is an art historian, art critic and art school teacher. Current research: mushrooms, low energies, works in convalescence, chews, dung beetles, elderly ladies.

Page de gauche/left: Dominique de Beir.

« Correspondance 2 ». 2018. Peinture, encres, impacts sur carton. 26 x 21 cm. (Court. galerie Jean Fournier, Paris).

À droite/right: Claude Cattelain. « Dessin répétitif ».

2018. Poussière de charbon sur papier. 144 x 103 x 4 cm. (Court. de l'artiste). *Coal dust on paper*

